

L'actualité illustrée



M^{lle} Jeannine de Laferrière, récemment élue « Miss 20 ans », va prendre à Orly le baptême de l'air. Elle endosse son parachute sous l'œil attentif de l'aviatrice Maryse Bastié. (Ph. Rol.)



L'équipe chinoise qui doit rencontrer les joueurs français pour la Coupe Davis de tennis, s'entraîne au stade Roland - Garros. (Mond. Photo-Pressé)



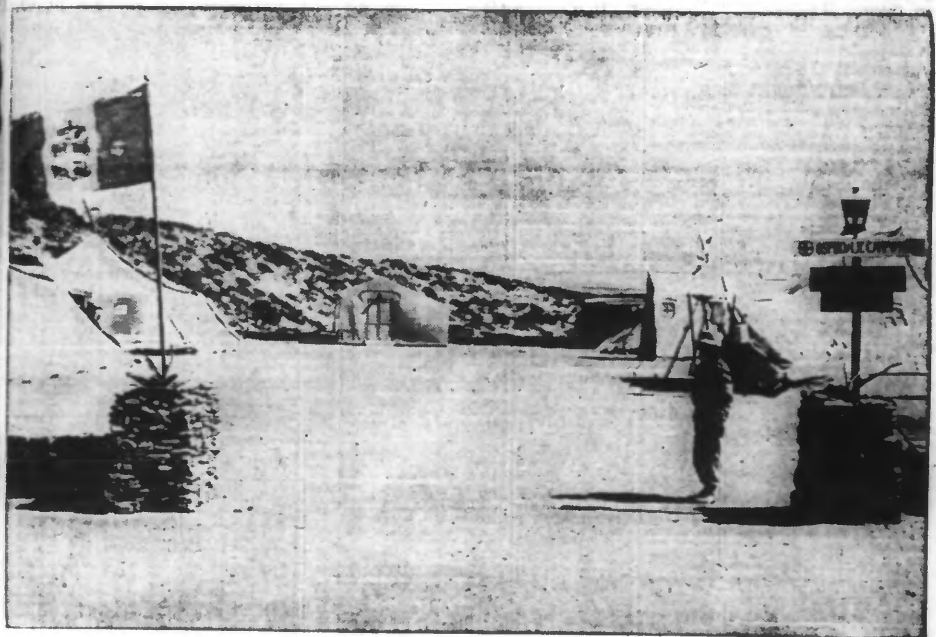
Une épreuve de marche destinée à démontrer l'endurance des soldats de la Reichwehr et des sections d'assaut vient d'avoir lieu à Leipzig, sur 25 kilomètres. On voit l'équipe de la Reichwehr, en tenue de campagne complète, traversant Leipzig, et l'arrivée... triomphale du vainqueur, de l'équipe des sections d'assaut, complètement épuisé et porté par ses camarades. (Ph. Rol.)



A Paris a été célébré le mariage de M. H. Claudel, fils de M. Paul Claudel, ambassadeur, avec M^{lle} Dipharakos, dont la sœur fut élue « Miss Grèce » il y a quelques années. (Mond. Photo-Pressé)



Un monsieur qui porte bien son nom. M. Fernand Gaillard, qui pèse 159 kilos, est le plus lourd conscrit de France. (Ph. N.Y.T.)



En Ethiopie. - Le camp-hôpital de Quiha, sur le front Nord, où sont soignés les blessés italiens. (Ph. N.Y.T.)

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du samedi 2 mai 1936. — N° 12.

le Missel d'Amour

par Albéric Cahuel

J'écoutais avec une fièvre d'attention. Mon esprit goûte peu le fantastique, je ne crois guère aux maisons hantées, et le propos de Laure au sujet des ombres que ma présence à cet étage vide risquerait d'éveiller ne me revint même pas, sur le moment, à la mémoire. Mais pour n'être point impressionné aisément par les choses de l'au-delà, je n'en reste pas moins attentif à telles manifestations d'un événement insolite auprès de moi.

En face de moi, une lueur mince, incertaine, mouvante, paraissant et disparaissant, venait jouer dans un rideau de la fenêtre. Je me rendis compte bien vite que cette raie lumineuse se projetait de la tête même de mon lit, qu'elle filtrait par la porte disjointe de ce que j'avais d'abord pris pour un placard.

L'existence de cette chambre dont on ne m'avait point parlé. Je la situais sur le même plan que la mienne, dans le prolongement du salon-bibliothèque. Mais je n'imaginai point qu'elle pouvait être l'accès. Il n'existait, dans la bibliothèque, que deux portes, l'une donnant sur l'escalier de la tour, l'autre, s'ouvrant sur ma chambre. Il n'y avait point, d'autre part, de tenture pouvant masquer une autre issue. Les rayons chargés de livres couraient tout autour de la pièce avec deux seules interruptions pour les deux seuls passages que j'avais pu reconnaître.

J'éprouvai quelque agacement à ne pouvoir situer cette porte. Il y eut un silence encore, à peine troublé de heurts légers cette fois dans la bibliothèque. Un glissement sur le tapis, un départ. Je me recouchai, impressionné et de nouveau songeur. Je ne m'expliquais guère cette fantaisie d'investigations nocturnes. Je ne crus pas une minute à un phénomène de noctambulisme; j'avais trop l'impression d'une volonté agissant dans une recherche raisonnée. Et puis, il y avait la cigarette ! Je calculai que cette scène n'avait pas duré plus d'un quart d'heure. Sans doute avait-elle été écourtée ! Laurette, pour venir là, avait profité du sommeil profond de son mari, mais elle avait redouté de prolonger cette exploration dans la nuit au delà du temps après quoi elle supposait un réveil possible, ou une absence prolongée imprudente. Je pensai :

« Elle a trouvé quelque chose, mais pas encore ce qu'elle cherche. La surveillance de mon ami Pierre est touchante d'ingénuité. Quand on veut empêcher une femme de faire ce qu'elle a décidé de faire, il faut être capable de ne pas s'endormir auprès d'elle. Décidément, je ne suis pas trop surpris que ce pauvre Verdier m'ait appelé à son secours. Mais puis-je faire comprendre à Laurette que j'ai surpris un peu de son secret, avant que cette étrange créature n'ait jugé mon intervention acceptable et opportune ? »

Le silence était redevenu total. Je me sentais, chose curieuse, moins nerveux, comme si l'obscur conscience que tenait éveillée l'imminence d'un événement perdait tout prétexte de trouble après le bruit d'une porte qui se referme et

et je crois bien que je m'endormis aussitôt.

VI
LE SOLEIL DANS LA VALLEE

La même carriole qui m'avait conduit au Roc-Ferrand m'amena, au petit jour, tout en face de notre bastide médiévale. A Domme, la haute terrasse d'où l'on a une vue admirable sur la vallée de la Dordogne. J'étais parti à l'aube comme mes amis dormaient encore. Je leur avais d'ailleurs fait prévoir le caprice de cette promenade, au cas où les coqs du village abrégeraient mon sommeil, et Pierre m'avait averti que la voiture du meunier serait, en tout cas, à ma disposition.

Comme je l'avais souhaité, la basse-cour m'avait renvoyé au moulin, et nous étions mis en route, l'homme de la veille et moi, dans une brume rosée qui blanchissait, plus dense, sur les bords de la rivière pour se dorer et s'évanouir peu à peu dans le soleil tout neuf, lorsque nous montâmes la route en spirale de la côte de Domme.

La vieille petite ville, bâtie à la fin du treizième siècle par Philippe le Hardi sur un plateau que l'on considérait comme un point stratégique défiant toutes les surprises, s'est endormie dans ses remparts depuis la fin des guerres de religion. Les maisons qui s'effondrent ne sont pas reconstruites. Les habitants qui s'en vont ne sont pas remplacés.

Encore le temps d'une génération, et cette cité léthargique sera tout à fait morte. L'herbe envahira ses ruelles où ne passeront plus que de rares touristes et des peintres rôdeurs. Et justement l'un de ces pèlerins d'art, le graveur Auguste Lepère, venait de se gîter sur

cet observatoire d'où il descendait chaque jour pour courir le pays avec son carton à dessins. « Il était hier au Roc-Ferrand », me dit l'homme qui m'accompagnait.

Nous arrivâmes à la vieille porte qui a la silhouette massive et le regard méfiant d'une poterne. Je laissai la voiture et me hâtai vers la terrasse que les édifices locaux ont bordée d'une balustrade fâcheusement moderne.

Une auberge voisine ouvrait ses volets dans le soleil soudainement tiède. Je demandai du lait. Une créature, toute pareille à celle qui servait mes amis Verdier, mais plus ancienne encore, peut-être, m'apporta un grand bol, un « pichet », une motte de beurre, du pain bis, et je m'installai devant le paysage apparu tout net dans un déchirement brusque et total de la brume.

Aujourd'hui, où j'écris ces lignes avec ma sérénité revenue, je me rends compte que cette flânerie sans témoins, en ce lieu, à cette heure, loin de mes amis, avait peut-être eu moins pour but d'admirer une rivière aimant dans le plus romantique décor que d'écarter ma pensée après l'incident imprévu de la nuit.

Je sentais la nécessité de me ressaisir un peu avant de revoir le ménage Verdier et, particulièrement, ma petite cousine Laure. Je n'avais encore passé que quelques heures au Roc-Ferrand et déjà un événement tout menu, fort explicable sans doute, et que Laurette, j'en étais sûr, allait m'expliquer avec la gentille moquerie de son sourire, obéissait mon esprit et me faisait comprendre l'inquiétude et peut-être l'irritation de Pierre.

Je me rappelai en ces minutes, avec une extraordinaire précision de détail, tout ce que mon ami Verdier m'avait écrit sur son oncle. Le vieillard n'était pas, dans la petite maison blanche que j'apercevais nettement, tout en bas, au bord de l'eau, la fin d'une malheureuse histoire ? Et, par un travail pointu de ma pensée, j'en arrivai bizarrement à établir je ne sais quelle corrélation entre l'angoisse vague dont souffraient mes amis et la disparition de ce missel, sans grande valeur peut-être pour Verdier-Ferrand et qui avait eu sans doute de bonnes raisons toutes simples de disparaître.

Un vieux livre se donne, se vend ou se perd sans qu'il soit toujours aisé de le suivre en des mains nouvelles. Oui, sans doute, et cependant ces hypothèses de bon sens ne me donnaient pas satisfaction. Pierre ne m'avait-il point dit l'émotion qu'un simple allusion à ces Heures avait provoquée chez le mourant ?

A mes pieds, la Dordogne dévalait ses anneaux vaporeux dans la sérénité d'une lumière silencieuse. Pas un bruit, pas un roulement de voiture, pas une corne d'auto dans la vallée. Un épervier suspendu sur un champ s'abattit soudain vers une invisible proie. Une cloche, tout près de moi, disait l'heure avec une voix féline de vieille femme. Deux fillettes se poursuivaient en jouant et leurs cris s'éteignirent dans une impasse.

« En somme, pensai-je, nous n'avons rien vu du Verdier-Ferrand, nous ne savons pas grand-chose des années qu'une hérédité de tant de siècles fabrique dans ce coin clos où s'enferme le moyen âge brutal et mystique du Verdier-Ferrand. »

(A suivre.)